

oiseaux qui vont partir, ce doit être leur dernier refrain, et comme leur dernier baiser.

Plut au ciel que le dilettantisme ornithologique de Madame de Tracy fut pratiqué par un plus grand nombre de mères qui devraient apprendre à leurs enfants à avoir horreur de ces cruautés atroces trop souvent exercées contre les petits êtres ailés que le Bon Dieu a mis sur la terre pour récréer l'homme et chanter son bonheur !

Vous avez déjà entendu faire cette réflexion que vous me permiettez de répéter ici, bien qu'elle soit un peu triviale : "Celui qui bat son cheval peut bien battre sa femme." Et je dis, moi, que celui qui n'a pas de pitié pour les animaux quelsqu'ils soient, n'en a pas non plus pour ses semblables. Je connais des personnes, trésors de bonté et de douceur, des personnes au cœur sensible et tendre, qui non-seulement ne se permettraient pas de gêner tant soit peu le plus petit roitelet, mais qui versent des larmes en voyant occire un simple oiseau de basse-cour. Mais j'en connais aussi dont le cœur doit être un quartier de rocher.

Il y a quelques mois, j'étais à l'ouvrage quand j'entendis dans la rue des voix confuses entremêlées de rires. C'était une troupe d'enfants arrivants des bois qui frisaient ce tapage. L'un d'eux tenait dans ses mains trois ou quatre oisillons à peine recouverts de plume, tandis que ses signes compagnons s'amusaient à les martyriser. Et sur le seuil de la porte voisine était la mère de plusieurs de ces enfants, laquelle bien loin d'avoir une seule parole de blâme à leur adresser, les encourageait de son sourire.

Grand nombre parmi vous, messieurs et vous surtout, mesdames, ne soupçonniez sans doute pas que tant de barbarie pût se trouver dans le cœur de l'homme. Et pourtant, avec votre bienveillante permission, je vous rapporterai un trait qui est arrivé à ma connaissance personnelle, et qui vous fera voir jusqu'où peut aller les instincts cruels quand on n'y met pas de frein. Il y a de cela plusieurs années, j'avais découvert dans les champs de mon père, un nid de rossignols des guêrets contenant quatre œufs. Chaque jour j'allais observer ce nid que la mère ne quittait plus, car c'était l'époque de l'incubation. Bientôt la coque des œufs se brisa, et quatre petits, bien sensibles et bien délicats, en sortirent. Peu à peu ils se couvrirent d'un léger duvet et devinrent plus forts. Mais un matin, qu'aperçois-je en venant faire ma visite accoutumée ? Ces pauvres petits oiseaux, ces innocentes créatures, avaient les yeux crevés et tout le corps mutilé et comme lacéré à coups d'épingles. On leur avait fait souffrir le supplice horrible que les Juifs abominables, d'après le témoignage de plusieurs écrivains, font

souffrir à un enfant chrétien dans leurs orgies infernales qu'ils nomment la Pâque.

L'homme est ainsi fait. A peine a-t-il connaissance de ses actes, que sa nature corrompue et portée au mal depuis la chute d'Adam, le pousse à la perversité, si une main prudente et sévère n'est point là pour l'arrêter sur la pente où il glisse rapide et sans espoir. On l'a dit bien avant aujourd'hui, l'enfant ressemble à une tige flexible, à un jeune arbre qu'on peut redresser facilement tandis qu'il est encore tendre, mais qui exigera de grands efforts et qui se brisera plutôt que de céder, si on le laisse grandir sans corriger en lui les écarts de la nature. Combien de parents, qui, par une trop grande tendresse, et une complaisance, je dirais malheureuse, préparent à leurs enfants, pour des années plus éloignées, des chagrins et des regrets qui souvent arrivent trop tard !

Je sais que certains gens, pratiquant on cela la philosophie de Mallobranche et d'autres prétendus sages de la même école, ne se font aucun scrupule de tourmenter les animaux, s'imaginant qu'ils ne peuvent pas souffrir.

Je ne disputerai pas sur cette question ; ce serait me laisser entraîner dans des discussions étrangères au sujet que je traite, et je laisserai à d'autres plus habiles le soin de résoudre cette difficulté qui partage les philosophes. Je me ferai ici l'avocat non-seulement des oiseaux, mais de tous les animaux en général, et pour engager l'homme à ne plus leur infliger de mauvais traitements ni de blessures, je ne pénétrerai pas dans les questions métaphysiques et abstraites, mais je déduirai mes raisons de l'ordre naturel, puisque dans l'être le plus infime de la nature, puisque dans la moindre fleur que nous foulons aux pieds, il y a de déployée une sagesse plus profonde que celle dont l'homme ait jamais fait preuve.

Voyez ce couple d'hirondelles qui babille si gaiement, qui coule des jours si heureux tant que rien ne vient troubler ses amours. Mais voici qu'un jour un enfant perfide va frapper d'un plomb meurtrier l'un des fortunés époux, et plonger l'autre dans le deuil. Le survivant vient s'abattre tristement sur le toit auquel est suspendu le nid qui contient ses œufs, sa plus douce espérance, et là, jotant aux échos, par intervalles, des notes plaintives, il s'abandonne à sa douleur, il pleure sa compagne qui n'est plus. L'aurore, à son lever, ne le voit plus raser joyeusement du bout de ses ailes, l'onde argentée du ruisseau ; il oublie d'aller chercher sa pâture, et la fin du jour le retrouve encore gémissant sur son toit solitaire. Bientôt sa voix déchirante cesse de frapper les échos d'alentour, sa tête s'incline, ses paupières s'appesantissent, et au bout de quelques jours la pauvre hirondelle, modèle d'amour conjugal, voit se terminer son existence. Et remarquez

bien, ce que je viens de dire n'est pas une histoire inventée à plaisir ; c'est un fait rapporté par les observateurs et les naturalistes. Dira-t-on, après cela, que les oiseaux ne souffrent point, qu'ils n'ont aucune sensibilité ? Je doute qu'elles soient bien communes chez la grande famille humaine, les douleurs aussi profondes que celle de l'hirondelle, et peut-être y a-t-il certains époux raisonnables qui pourraient apprendre à son école.

Si la douleur de l'oiseau est si grande à la mort de sa compagne, quelle doit donc être la douleur de celle-ci quand on extermine ou lui enlève ses petits ? Je fais ici appel à toutes les mères, et je leur demande dans quelle crainte terrible dans quelle indicible angoisse elles se trouveraient, si elles se voyaient tout à coup seules et sans défense en face d'un animal féroce, ou qui plus est encore, d'un brigand sanguinaire qui voudrait leur enlever la chair de leur chair et le sang de leur sang ! Elles lutteraient jusqu'à la mort ou elles deviendraient folles de douleur.

Vous êtes-vous jamais approchés d'un nid qui renfermait une jeune couvée ? Voyez, dès que la mère vous entend venir, elle commence à être inquiète ; elle se soulève sur ses pattes, étend les ailes ; puis, quand vous êtes trop près, quittant à regret les tendres fruits de ses amours, elle se glisse doucement sous la feuillée. Mais elle ne s'éloigne pas ; elle tourne autour de vous en observant attentivement toutes vos démarches. Elle ne perd pas de vue ses petits ; elle avance, recule, se pose sur une branche, saute sur une autre, voltige de buisson en buisson, en laissant, de temps à autre, échapper de son gosier une note plaintive, un cri où se lisent à la fois la terreur et la supplication, la crainte et l'espérance ? Avez-vous l'inclination de porter la main sur la couche soyeuse où repose la nichée : aussitôt cet oiseau, de faible et timide qu'il était, devient d'une hardiesse et d'une bravoure étonnantes. L'amour lui donne des forces, et poussant un cri aigu, souvent il s'élançera à la face du téméraire qui ose violer sa tranquille retraite et lui déchirera la figure du bec et des griffes. Quel courage ! On a dit avec raison, qu'une poule à la tête de ses poussins est une espèce d'héroïne qui affronte les plus grands dangers. Ceci est vrai pour la plus grande partie des oiseaux.

Quelle belle union, quelle douce alliance du père et de la mère chez les oiseaux. C'est le tableau en petit du plus heureux et du plus paisible des ménages. On a peine à croire que l'oiseau si agile, si volage, qui semble ne pouvoir vivre qu'à l'air et de liberté, puisse s'astreindre à une espèce d'esclavage pendant les semaines que durent l'incubation et les soins à donner à la progéniture. "La mère dit un célèbre naturaliste, se gêne, renonce à tout plaisir, et demeure presque vingt jours de suite collée sur sa cou-